

Pour être en cohérence avec le thème de l'ouvrage, et s'agissant de la période contemporaine, seule la peinture a été retenue. Ce choix pouvait s'avérer réducteur. Il n'en est rien. La peinture contemporaine embrasse tous les cas de figure déjà rencontrés, depuis le plus parfait détachement au lieu de vie à la source émotionnelle profonde, revendiquée, inscrite dans l'œuvre

La Bretagne serait elle devenue une région comme les autres ? Il nous plaît de croire que non. Prenons pour preuve le foisonnement des recherches en matière de photographie, de vidéo, de cinéma, d'édition d'art, de festivals et autres lieux d'expositions.

Mais ceci est une autre histoire.

Marie-Françoise LE SAUX  
conservateur en chef des Musées de Vannes

Gilles PLUM, *L'architecture de la reconstruction*, Paris, Éditions Nicolas Chaudun, 2011, 288 p.

« Se retrouver dans une ville où tout est pensé, équilibré, agencé pour le confort et l'agrément, où la nature a sa place, où la modernité sait même s'effacer avec déférence pour mettre en valeur les monuments historiques restaurés ». L'ouverture de l'ouvrage de Gilles Plum, sous le titre *Les jours heureux*, évoque la vision très positive des contemporains pour les reconstructions de 1945. L'échantillon d'architectures qu'il nous propose vient appuyer cette impression d'enfance, et le conduit à poser un regard bienveillant sur les courants architecturaux qui ont contribué au relèvement de plusieurs dizaines de centres villes dont la destruction avait été quasi totale.

Les premiers chapitres exposent et clarifient des visions déjà antagonistes avant la guerre, même si ce débat de doctrines est aujourd'hui masqué par une assimilation fréquente de la reconstruction à la modernité, voire à la grisaille quand ce n'est pas à la pauvreté formelle. En première position dans ce débat, l'approche régionaliste. Cette construction intellectuelle née de l'épuisement des éclectismes du XIX<sup>e</sup> siècle a proposé selon les sites une pure et simple reconstitution du décor d'avant-guerre ou, lorsque le résultat s'annonçait peu démonstratif, une évocation du terroir. La seconde doctrine, avec l'énergie de sa relative jeunesse, proposait une rationalisation ambitieuse des formes urbaines, passant par une industrialisation poussée du bâtiment et commençant par son premier ingrédient : le logement, pour lequel la formule quasi publicitaire de « machine à habiter » avait déjà été popularisée. Enfin, la troisième voie, celle du retour au classicisme, aura connu une large diffusion : dans le prolongement des tendances ouvertes par l'assagissement ornemental des années 1930, elle pouvait compter sur le soutien de quelques chefs de file reconnus,

qu'ils se situent dans la mouvance des Grands Prix de Rome ou dans des postures plus critiques comme Auguste Perret.

Si cette clarification des termes du débat donne une très utile clé de lecture, leur transposition sur le terrain des reconstructions mérite d'être nuancée. Certes, quelques architectes ou leurs émules ont délibérément souhaité des projets de villes qui exposeraient une doctrine à l'état pur ; mais il y eut aussi beaucoup de compromis entre les différentes options. L'architecture et la composition urbaine, notamment, ne sont pas toujours allées d'un même pas. Les oppositions plus ou moins justifiées au remembrement généralisé, et le souhait assez unanime de retrouver après la catastrophe des paysages familiers, ont conduit dans bien des cas à s'en tenir à quelques ajustements des tracés d'avant-guerre. De plus, la présence dans certaines villes de quelques bâtiments ou îlots rescapés des destructions grevait de quelques contraintes supplémentaires tout nouveau dessin des voies. Par ailleurs, si le vocabulaire architectural des mouvements modernes avait connu une diffusion qui les avait installés dans le paysage construit, il n'en allait pas de même pour le renouvellement radical des formes urbaines, formalisé dans la très confidentielle *Charte d'Athènes*, et dont seuls quelques thuriféraires avaient réellement connaissance. Le passage « de l'îlot à la barre » fut donc semé d'expérimentations et d'hybridations, et porta davantage sur la dimension des îlots et l'ouverture de vides urbains, comme à Saint-Malo, que sur une application sans concessions de la « ville radieuse ».

L'exposé liminaire de l'ouvrage et le choix des villes, servi par une riche iconographie, offrent un tour d'horizon assez complet et permettent d'apprécier un tableau d'ensemble de la production architecturale des reconstructions. Au détour du texte, on remarquera quelques jugements sur la valeur architecturale de cette production, qui mettent en place les enjeux des réhabilitations à venir, qu'elles soient simplement morales et visent à rétablir la réputation de ces architectures décriées, ou qu'elles soient matérielles et fixent comme horizon la nécessité d'une restauration. On lit notamment que la ville close de Saint-Malo reconstruite « paraît presque plus authentique qu'avant les bombardements, car les destructions ont effacé tous les éléments discordants ajoutés après le XVIII<sup>e</sup> siècle ». Cette idée d'un état parfait de la ville qu'il faudrait retrouver se double d'une relation aux matériaux assez proche de la vulgate régionaliste ; certes, Brest et Lorient font un usage « modéré » du granite, mais il est permis de supposer que ces villes neuves installées au XVII<sup>e</sup> siècle pour des activités commerciales ou militaires n'auraient guère pu susciter un régionalisme qui ne fût pas perçu comme folklorique. De même, si la reconstruction est peut-être le dernier moment où les architectes ont eu, presque seuls, la responsabilité de la production de formes urbaines, était-il pour autant nécessaire de pourfendre les ingénieurs ?

Le cœur de l'ouvrage est construit autour de quelques figures de reconSTRUCTEURS, dont les œuvres apparaissent suffisamment marquantes pour que leur célébration puisse être le premier pas du processus de patrimonialisation que Gilles Plum

appelle de ses vœux. Les principaux acteurs de l'architecture des années cinquante sont présents : Auguste Perret bien sûr, Michel Roux-Spitz, Pol Abraham, Pierre Patout ou Jean Niermans ont apposé leur marque sur des opérations qui prenaient une place déterminante dans leur carrière. Certaines villes sont donc indéniablement des œuvres d'auteurs. Mais la place légitime qui leur est accordée rend-elle justice à toute la production des reconstructions ? L'analyse de cette période doit faire face à une documentation inégalement disponible, à un nombre de villes très élevé, et à une virtuosité variable des maîtres d'œuvres. À côté d'œuvres d'exception ou de personnages déjà consacrés par la critique (Le Corbusier, Perret, Roux-Spitz,...), le travail, au demeurant estimable, de Jean-Baptiste Mathon ou de Georges Tourry peuvent sembler offrir moins de substance pour un panégyrique. Est-ce pour cette raison que Brest, largement représentée dans l'iconographie, ne doit sa présence dans le corps du texte qu'à un enduit choisi « pour sa résistance aux tempêtes » ?

Nous savons aujourd'hui que le travail individuel d'architectes de talent ne suffit pas à instaurer une dimension urbaine. Ce qui caractérise le patrimoine urbain de la reconstruction, c'est qu'il a étendu à l'ensemble des édifices les principes de l'architecture savante ; pour autant, la sagesse des reconSTRUCTEURS aura été de faire place à l'ordinaire, au discret, au banal. Car l'agrément d'une ville ne tient pas seulement à la qualité des intentions formelles dont ses constructions sont porteuses, ni à l'intervention d'artistes qui furent souvent remarquables. En guise de conclusion, Gilles Plum s'indigne à juste titre des destructions hâtives dont sont victimes certains des meilleurs représentants de ce patrimoine. Si l'on ne peut que partager cette position, elle ne pourra sensibiliser — et susciter les investissements publics et privés que ce patrimoine appelle, parfois dans l'urgence — que si elle dépasse le jugement de goût, fût-il éclairé, pour déboucher sur une compréhension des mécanismes qui fondent les processus de patrimonialisation ou de rejet. Peut-être aurait-il fallu évoquer la période de réveil, tâtonnante mais très productive, des années 1990 qui furent celles des premières requalifications. Les voies suivies par les acteurs municipaux ont été, à ce titre, assez contrastées. Ceux de Lorient et Royan, du Havre plus tardivement, ont compris qu'une valorisation bien pensée passait par un exercice de pédagogie destiné d'abord aux habitants. D'autres, moins convaincus peut-être, s'en sont remis aux expertises des autorités de protection et, ce faisant, ont ajouté avec les meilleures intentions la contrainte à l'opprobre. C'est pourquoi on saura gré à cet ouvrage, dans le parcours sans doute encore semé d'embûches, qui installe progressivement les reconstructions françaises à leur juste place dans l'histoire des formes urbaines, d'avoir restitué dans toute leur variété les principales orientations qui ont guidé le travail des architectes.

Patrick DIEUDONNÉ  
maître de conférences d'urbanisme, Institut de géoarchitecture,  
université de Bretagne occidentale